

valier, pendant que le porte-clefs ferrailait dans les énormes serrures.

Il y eut un grincement... Un rayon de confuse lumière glissa par la longue rainure de l'immense et lourde porte qui s'entre-bâillait. Avec un indicible battement de cœur, Walter franchit le seuil. C'était la liberté !

Quelques pas plus loin, il dut s'arrêter, les jambes cassées, la tête en feu : Wilkie le soutint et voulut l'encourager.

Mais Walter était de ces hommes dont l'âme fortement trempée supporte avec le même courage la bonne et la mauvaise fortune.

Il surmonta sa passagère faiblesse et, suivi de Wilkie, s'éloigna rapidement de la morne tour.

— Mon maître m'a ordonné de tout préparer pour que vous puissiez aisément sortir de Londres, dit à ce moment Wilkie. Venez, sire chevalier... il faut que je complète mon œuvre.

— Puis-je voir lord Mercy ? demanda Walter. Je voudrais tant lui exprimer ma reconnaissance ; Ah ! que béni soit cet ami généreux et inconnu qui me sauve plus que la vie ! Et toi-même, comment pourrais-je assez te remercier ?

— Je suis assez récompensé par votre joie, par la satisfaction que me témoignera le noble lord, et par la certitude d'avoir agi selon la justice ! Quant à voir mon maître, ceci est impossible !

— Oh ! quand je devrais faire le voyage de Londres au risque d'être reconnu et arrêté, je reviendrai pour dire à ce vaillant, à ce juste que mon cœur lui garde une éternelle affection.

En parlant ainsi, les fugitifs s'avançaient à grands pas. On marcha longtemps à travers un dédale de rues, et l'on arriva enfin à une petite maison basse où Wilkie fit entrer Walter d'Avenel.

Là était préparé un costume complet de cavalier anglais. Walter s'en revêtit à la hâte, boucla une épée, et passa un pistolet à sa ceinture.

Alors ils sortirent, et Wilkie, pénétrant dans une écurie attenante à la maison, amena un solide cheval normand tout harnaché.

— Vous trouverez dans les fontes deux bons pistolets et une bourse suffisante pour la durée de votre voyage jusqu'à la frontière, dit Wilkie.

Et comme le chevalier faisait un mouvement :

— Tels sont les ordres formels de mon maître, lord Mercy ! Allez, noble sire, et que Dieu vous conduise !

Walter serra dans ses bras le brave serviteur et se mit légèrement en selle, devenu tout pensif, se demandant pour quel mystérieux motif le lord inconnu avait pris soin de lui jusqu'à lui assurer les moyens de gagner la frontière.

Il fit un geste d'adieu à Wilkie, le chargea une dernière fois de sa parole d'infinie gratitude pour lord Mercy et se mit en route.

Le jour était venu peu à peu.

Walter avait à traverser une grande partie de la capitale pour gagner la route d'Ecosse.

Il allait au pas, de l'air indifférent d'un chevalier anglais des environs, de crainte d'éveiller les soupçons du peuple nombreux qui déjà se trouvait dans les rues.

Il remarqua que ces gens allaient tous dans le même sens, et, machinalement, se mit à suivre le courant de ce fleuve humain qui semblait rouler vers un but mystérieux.

Il y avait peu de femmes dans ce concours de populaire. Les hommes causaient avec animation, riaient, se lançaient de grossières plaisanteries.

Et Walter tressaillit, frissonna lorsqu'il entendit un ouvrier crier à un autre qui s'était arrêté :

— Dépêche-toi, paresseux ! Nous ne pourrions jamais être assez près placés pour voir la tête de l'Ecosse.

Il comprit !

Le peuple de Londres se rendait à son exécution !

Tout à coup, il déboucha sur une place assez étroite où grouillait une foule énorme, difficilement maintenue par des gardes à cheval armés de lances.

Au centre de la place, l'échafaud tendu d'étoffes noires se dressait, lugubre.

Sur l'échafaud, le billot de bois de chêne !

Et près du billot, debout, sinistre dans son pourpoint rouge, le bourreau attendait, appuyé sur sa hache !

Cette horrible vision passa comme un éclair devant les yeux de Walter.

Ferme, il regarda sans pâlir l'effrayant spectacle.

Puis, par une rue latérale, il s'écarta, disparut, et une heure plus tard, il se trouvait sur la route d'Ecosse... la route de la liberté... et de l'amour !

— Marie ! murmurait-il, mon ange adoré, dans quelques jours je serai à tes pieds. Et toi, mon petit Julien... mon espoir et mon orgueil, de quels baisers vais-je dévorer ton tendre visage !... Marie !... Julien !... Je suis à vous !

Et le malheureux dévorait l'espace.

Hélas ! le retour du condamné lui réservait un atroce réveil à son beau rêve !

XXXIX. — DANS LE CAVEAU

Au fond du souterrain qui maintenant ne contenait plus rien du trésor de la Dame Blanche, l'obscurité était profonde, le silence lugubre.

Près du trou vide et béant, John Robby était étendu sans connaissance, pareil à un cadavre.

Combien d'heures se passèrent depuis le départ de Stewart Bolton ?

Au dehors, le jour était venu, le soleil resplendissait dans le ciel lavé par l'orage de la nuit, les oiseaux chantaient : tout était claire gaieté autour du château en ruines dans les profondeurs duquel agonisait un homme.

John Robby, tout à coup, fit un mouvement et entr'ouvrit les yeux.

Puis, trop faible encore pour faire un effort de mémoire, il re tomba dans son atonie et son immobilité.

Cependant, peu à peu, la pensée se réveillait en lui. La fraîcheur du caveau le ranimait. Une douleur aiguë qu'il ressentit au front lui rendit le sentiment de la vie.

Il poussa un sourd gémissement, porta la main à sa blessure et la ramena pleine de sang.

Il eut vaguement conscience qu'il était tombé dans quelque fondrière et qu'il s'était dangereusement blessé.

Alors il chercha à se remettre sur son séant et il y parvint après de longs efforts.

— Il fait nuit ! murmura-t-il.

— Où était-il ? Loin de son auberge ? Que lui était-il arrivé ? Quand ferait-il jour ?

Ces questions confuses se présentèrent l'une après l'autre à son esprit endolori.

Il leva les yeux vers ce qu'il croyait être le ciel, et fut épouvanté de ne rien voir.

Rien ! Pas une étoile ! Aucune de ces clartés qui flottent à l'air libre dans les nuits les plus sombres.

Alors, il essaya de se traîner d'appeler, et tâta des mains autour de lui.

Il sentit un vide... un trou... ses doigts rencontrèrent le fer d'une pioche.

Et soudain, la mémoire lui revint !

La conversation avec Bolton dans l'auberge, le départ, la marche jusqu'aux ruines, la pluie, la descente dans le caveau, leurs longues recherches, la découverte du trésor... tout !

Il se rappelait tout !

Il eut un râle de désespoir.

— Volé !... Assassiné par Bolton !

Et la sensation de cette immense déception fut telle qu'il s'évanouit de nouveau. Mais tout de suite il reprit ses sens, et, comme ses yeux commençaient à voir dans l'obscurité, il se pencha sur le trou, le fouilla avidement, racla le sol avec ses ongles, chercha.

Il ne trouva rien !

Stewart ne lui avait rien laissé !

Alors la rage et la fureur lui donnèrent des forces.

Il se traîna vers l'escalier faisant des efforts surhumains pour se hâter, grimpant péniblement les marches l'une après l'autre.

Cet espoir insensé lui était venu que, peut-être, l'assassin n'était pas encore parti, qu'il allait le retrouver !

Oh ! le tenir, lui sauter à la gorge, l'étrangler de ses mains, lui arracher le trésor !

Quel rêve ! ou plutôt quel abominable cauchemar !

Parvenu au haut de l'escalier, le cabaretier se trouva dans le souterrain, et, râlant, avec des cris inarticulés que lui arrachait la souffrance, il arriva enfin à l'issue.

Il fut inondé de lumière !

Il vit que le soleil était bien haut au-dessus de l'horizon.

Il se souvint l'heure à laquelle ils étaient entrés dans les ruines.

Et il comprit que Bolton était déjà loin !

Perdu !... Volé !... Assassiné !

Oh ! comment était-il vivant encore après une aussi effrayante déception !

John Robby, qui n'était pas mort du terrible coup que lui avait porté Stewart Bolton, faillit mourir de rage et de désespoir.

La pensée d'une vengeance possible le soutint seule !

Il put gagner la campagne, se traîner jusqu'à un frais ruisseau qui coulait parmi les fleurs.

Il s'y pencha, y contempla un instant avec un affreux rictus son visage livide et sanglant. Enfin, il lava sa plaie, la banda comme il put, et, couché dans l'herbe, attendit que les forces lui fussent revenues assez pour essayer de marcher jusqu'à l'auberge.